

LE PAYS OÙ JE VAIS

ÉDITOS

Chère Madame, cher Monsieur,

Depuis 21 ans, *Ensemble, nous sommes le 10^e* promeut la participation de tous les habitants de l'arrondissement, qu'ils soient Français ou étrangers, à la vie culturelle, sociale et politique de leurs quartiers.

Plus d'une cinquantaine d'associations sont impliquées dans les événements organisés avec l'aide de la Mairie du 10^e, comme « La Petite Istanbul en Fête ». En favorisant le renforcement de la démocratie locale et l'exercice de la citoyenneté, en facilitant les échanges entre les associations du 10^e, Ensemble s'est imposé comme un acteur majeur de l'arrondissement.

En plus des quatre semaines des Rencontres Interculturelles du 10^e, qui constituent toujours un moment fort de la vie de notre arrondissement, vous retrouverez le collectif d'associations au Forum des associations du 10^e, qui aura lieu le 18 septembre prochain.

Le thème des Rencontres Interculturelles de cette année est « Le pays où je vais ». Ce livret vous propose ainsi de découvrir des témoignages de membres ou proches des associations recensées. Ils y racontent les raisons de leur exil, leur voyage tant géographique que personnel jusqu'à leur arrivée en France.

Je vous invite à les découvrir.

Rémi Féraud

Maire du 10^e

Cette année, *Ensemble, nous sommes le 10^e* vous propose de découvrir des témoignages forts et émouvants qui retracent les parcours d'exil de personnes qui fréquentent une association de l'arrondissement ou qui vivent dans le 10^e. Nous avons choisi ce thème car face aux mouvements migratoires qui bouleversent actuellement nos quotidiens, il nous a semblé important que ceux qui n'ont pas toujours choisi de partir puissent raconter leur histoire personnelle.

Ce livret, comme l'ensemble du programme que nous vous proposons, est le fruit d'un travail de plusieurs mois auquel ont participé des associations quotidiennement au service des habitants du 10^e. Je les remercie de leur investissement qui nous permet de réaliser des rencontres interculturelles autour d'un thème annuellement renouvelé. Elles militent pour mieux vivre ensemble et se rencontrer, pour partager et se comprendre, quelles que soient les cultures et les origines.

Depuis 21 ans, nous nous efforçons de créer des lieux de rencontres et d'échanges entre tous les habitants. Du 5 au 30 septembre, nous vous proposons une exposition en Mairie, une conférence, des débats autour de projections et une soirée cinéma dans le jardin Juliette Dodu. Vous pourrez retrouver les représentants d'une cinquantaine d'associations et d'organismes divers le dimanche 18 septembre le long du canal Saint-Martin dans le village Interculturel et dans les spectacles proposés dans le jardin Villemin lors du Forum des associations et de la vie locale. Ensemble, vivons le 10^e !

Sylvie Scherer

Présidente d'*Ensemble, nous sommes le 10^e*

SOMMAIRE

Éditos	1
Sommaire	3
Afghanistan - FLA	4-5
Algérie - Récit Personnel	6-7
Algérie - Les Quatre Horizons	8-9
Arménie - UCFAF	10-11
Arménie - UCFAF	12-13
Canada - Cyberdanse	14-15
Chine - ASLC	16-17
Cote D'ivoire, Maroc, Sri Lanka - L'Aire à Mots	18-19
Espagne - AROE	20-21
Espagne - Cedanze	22-23
Hongrie - Réseau Européen des Centres Culturels Saint Martin	24-25
Liban - Histoire & Vies du 10 ^e	26-27
Philippines - L'Aire à Mots	28-29
Rwanda - La Barque ACSC	30-31
Singapour, Afghanistan, Mali, Népal, Tibet - ETM	32-35
Somalie - Association des immigrés Somaliens	36-37
Tunisie - ATF	38-39
Tunisie - Espace Fârâbî	40-41
Turquie - L'ACORT	42-44

AMIR, DE L'AFGHANISTAN À LA GARE DE L'EST

Amir, on m'appelle **Amir**, Prince, comme disent mes amis afghans en France. A Baghlan où je suis né, au nord de Kaboul, ma mère m'appelait Othman. Je ne me souviens de presque rien de mes premières années en Afghanistan.

Comme de nombreux Afghans, je pars vivre en Iran

16 ans : je travaillais dans le bâtiment, spécialiste en béton armé à Bandar Abbas, au sud de l'Iran, au bord du Golfe persique. C'était difficile mais j'apportais suffisamment d'argent à la famille de mon oncle chez qui j'habitais. Vivre en Iran, pour des millions d'Afghans, c'était éviter de se faire racketter pour un oui ou pour un non.

Mais un jour, j'ai dit non... retour express en Afghanistan

Herat, Kaboul, Baghlan, ma famille, des pleurs. Mon frère était auxiliaire de l'ISAF (Force internationale de sécurité) pour l'armée allemande. Un jour, mon père a reçu la visite d'un représentant de la rébellion : « ton fils doit arrêter ». La décision a vite été prise, une seule solution pour le deuxième fils que j'étais : l'Europe.

Fuir et avancer par tous les moyens

J'ai pris la route. La frontière entre l'Iran et la Turquie, marche ou crève comme disent les Français ; un homme trop lourd qui ne peut plus suivre et qui reste sur la pente enneigée ; Istanbul et ses passeurs ; la traversée de la mer Égée en canot, la terreur de l'eau. Je n'avais jamais appris à nager à Bandar Abbas ! Et l'Europe, enfin, la Grèce, la déception : trois mois à Patras dans un camp. Un camion frigorifique ; combien d'heures ? Gelé mais encore vivant en Italie. Le petit groupe avec lequel j'ai partagé le conteneur et moi, nous partons vers le Nord. L'Autriche, arrêt à la frontière, retour vers l'Italie, Milan. Un train vers la France. Les toilettes pour se cacher des contrôleurs. L'impression que « la chance me sourit enfin ». J'aime cette expression française que j'ai apprise avec un professeur de l'association à Paris.

Et Paris

Arrivée gare de Lyon, pas un euro en poche. À Milan, mes compatriotes m'avaient dit : il y a des Afghans à la gare de l'Est. J'avais compris « Gardez », une ville au sud de Kaboul. Je demande « Gardez » aux personnes qui paraissent sympathiques. « Gardez », personne ne connaît.

Une dame enfin m'écoute plus longtemps, c'est l'image que je conserve le mieux de ces premiers moments en France. Elle est blonde, la cinquantaine mais les Françaises paraissent plus jeunes que les femmes afghanes, elle me souriait. Nous essayons de nous comprendre et la chance me sourit à nouveau. Beaucoup de patience et : « ah, gare de l'Est ! Afghan ? » Je découvre comment on prononce le nom des gens de mon pays en français. Elle me fait signe de la suivre dans le métro, me tend un ticket, voit que je ne sais pas m'en servir, rit. Nous montons dans le train. À un arrêt, elle m'entraîne vers un autre quai. Devant la carte du métro, elle compte les stations et me montre ses mains pour vérifier que j'ai compris, elle attend qu'un train arrive et me pousse dedans. Un petit signe.

Me voici gare de l'Est à la recherche des Afghans

Il est déjà tard et je pars dans le mauvais sens, j'arrive vers un boulevard, je connais son nom maintenant : Magenta. J'aperçois enfin un compatriote qui se moque de moi quand je lui demande où sont les Afghans et il me fait signe de me retourner. En marchant, j'avais eu le temps de voir des formes au sol, des hommes sur les grilles d'aération, des bouteilles d'alcool. En Europe, les trottoirs sont si propres qu'on peut y dormir, disait-on à Bandar Abbas. Ce soir-là, c'était dans le parc que j'allais dormir, le square Villemain, « parc gare de l'Est » comme nous l'appelons. Je ne savais pas que j'allais vivre dehors pendant huit mois comme ceux que j'avais découverts en arrivant dans le 10^e.

J'ai 26 ans maintenant

Je suis chef de rang dans un très beau restaurant du 16^e arrondissement. Même arrivé en Grèce, je n'avais jamais imaginé que je vivrais en France. Le hasard ! À Paris, j'ai rencontré des personnes de tous les pays qui ont été très gentilles avec moi. Reste ma famille, en Afghanistan, en Iran et ailleurs. Dans un an, j'espère avoir la nationalité française et revoir ceux qui sont encore là-bas. Si Dieu le veut...



Français Langue d'Accueil

206 quai de Valmy, 75010 Paris

bureau : 28 rue de l'Aqueduc 75010 Paris

Tél : 09.80.89.58.98

francaislanguedaccueil@orange.fr

<http://francais-langue-daccueil.org/>

HABIB, DE SAINT-DENIS DE SIG À PARIS

Je m'appelle Habib

Et je suis né en Algérie, en 1951. Mon père était moniteur agricole et ma mère élevait ses enfants. J'ai trois frères et deux sœurs et je suis le deuxième de la fratrie. Mes parents ont perdu 6 enfants en bas âge. J'avais un peu plus de 10 ans au moment de « La Guerre d'Algérie ». Je me souviens de la peur et des exécutions.

J'ai gardé de bons souvenirs de l'école. Les enfants de toutes origines s'y côtoyaient. Il y avait les Français « de souche », les Français d'origine algérienne et aussi beaucoup d'enfants d'origine espagnole. Les instituteurs étaient sévères mais justes et à Noël nous recevions des cadeaux... j'adorais cela.

Très jeune j'ai été attiré par la France

À 17 ans j'ai commencé à travailler en Algérie mais j'étais attiré par la France qui me faisait rêver d'une vie plus moderne et où j'aurais plus de possibilités pour travailler. Je suis passé par le « Bureau de main-d'œuvre Algérien » pour venir travailler en France. Là un médecin français nous examinait et nous devions passer une radio pulmonaire. En 1971, à 20 ans, j'ai donc pris un billet de bateau.

Tellement jeune que je suis trop jeune ...

Mais j'ai été refoulé à la frontière par la « Police de l'Air et des Frontières » (P.A.F.) car entre autre, j'étais mineur. Je suis donc retourné chez mes parents. Ma mère a réussi à convaincre mon père de me laisser partir pour la France. Il a donc accepté de faire les démarches pour « l'autorisation paternelle » auprès du commissariat de ma ville (Saint-Denis de Sig).

... mais je suis persévérant !

Je suis arrivé par avion à Marseille, puis je suis venu à Paris en prenant un train de nuit et je suis arrivé le 9 septembre 1971 à 6h30 à la gare de Lyon.

Arrivé à Paris, la température et l'humidité de l'air ambiant m'ont surpris par rapport à l'Algérie. Dans Paris les rues étaient encore pavées. J'ai pris le métro en 2^e classe pour aller dans le Nord de la ville. À l'entrée du métro il y avait un poinçonneur qui perforait les tickets. Dans les rames, les banquettes étaient en bois. Il y avait un conducteur et dans le 1^{er} wagon, un autre employé était chargé de la fermeture des portes de la rame. Je me suis rendu dans le

quartier de la Goutte d'Or où la communauté de Saint-Denis de Sig m'a aidé à trouver un hôtel-ouvrier, un restaurant bon marché et à chercher un travail. À l'époque le quartier de la Goutte d'Or était constitué de vieux immeubles avec beaucoup de cafés et de restaurants algériens qui ont maintenant en grande partie disparu.

Mes premières années à Paris

Jusqu'en 1973 un contingent de 35 000 Algériens pouvait venir travailler en France grâce à un accord franco-algérien. Avec la carte délivrée par le « Bureau de main-d'œuvre Algérien » j'ai aisément trouvé un travail et obtenu une carte de résidence. J'ai pris un hôtel rue Myrha (près du métro Château-Rouge). Je profitais de mon temps libre pour visiter Paris : les Champs-Élysées, le Sacré-Cœur, Notre-Dame de Paris, la Tour Eiffel, le Quartier Latin... Et le samedi soir je sortais en boîte. À cette période j'ai aussi obtenu mon permis de conduire. C'était la belle vie ! J'ai exercé divers métiers : manutentionnaire à la gare « la chapelle internationale » pour l'expédition des colis en France et à l'étranger, puis, n'ayant rien trouvé avec mon CAP de tourneur, j'ai repris un poste au Printemps Haussmann.

Ensuite j'ai démissionné et après un peu de chômage j'ai fait de l'intérim pendant une année dans une entreprise médicale où j'ai été embauché de 1981 jusqu'à ma retraite en avril 2016.

Paris où je me suis fixé

Au cours de ces années, j'ai vécu dans le 10^e arrondissement de Paris et à Saint-Denis, dans des hôtels insalubres. C'est en 2000 que, n'arrivant pas à obtenir un HLM, j'ai acheté un appartement dans le 10^e, boulevard de la Chapelle, avec mes économies. En 2003, j'ai demandé ma « réintégration » : procédure administrative me permettant de redevenir Français... et je suis maintenant citoyen français.

Aujourd'hui dès que je quitte Paris j'ai le mal du pays

J'ai un frère et une sœur qui vivent en province. À 64 ans je me sens bien dans mon quartier que j'adore... Maintenant, dès que je quitte Paris j'ai le mal du pays.

LE PAYS DE MA LIBERTÉ : LA FRANCE !

La révélation

En Algérie, mon pays d'origine, je vivais seule avec mes quatre enfants, c'était très dur. Je voulais partir, m'enfuir quelque part à la recherche d'un peu de bien-être. Mais j'étais très hostile à l'idée de venir en France. Je disais : ce n'est pas pour moi, c'est un pays où il fait froid ! Pour y travailler on passait par des bureaux de main-d'œuvre : je trouvais ça dégradant, je pensais que c'était seulement pour ceux qui n'avaient pas leur place en Algérie. D'ailleurs les discours des immigrés n'étaient pas rassurants : l'entassement dans des baraquements, le travail harassant, la queue pour aller se laver.... Je pensais que les Français étaient racistes. En juillet 1974, je décidais tout de même de venir à Paris pour un bilan de santé et là c'est le choc ! Je découvre un pays prospère, un pays de liberté où la femme a sa place, où elle peut circuler sans que personne ne lui pose de questions... Une révélation !

Mon arrivée

J'ai décidé de retourner en Algérie pour organiser mon départ en France avec mes enfants. Ce fut compliqué. Mon aînée était scolarisée dans le secondaire, je l'ai laissée interne, la mort dans l'âme, pour ne pas interrompre ses études. Pour mon fils qui était atteint d'une maladie considérée comme incurable nous avons obtenu un visa pour la France et une prise en charge médicale. L'ambulance nous attendait à l'aéroport d'Orly pour nous emmener à l'hôpital Saint-Antoine. Mon fils fut soigné durant 8 mois et a subi trois interventions chirurgicales. Il a été sauvé. Je remercie ces valeureux médecins.

La découverte

Au premier abord, je fus fascinée par les grandes surfaces commerciales, les rayons regorgeant de nourriture, de détergents, de savons, l'embarras du choix, alors que je connaissais les pénuries et les chaînes de personnes ininterrompues devant les magasins. J'avais très peu de moyens pour y accéder. Je découvrais les vêtements à vendre à 5 francs l'article et je me disais : « c'est le paradis sur terre ». Je découvrais un pays structuré et organisé, quel bonheur ! Je restais émerveillée devant toutes les statues, les monuments. J'ai retrouvé au Château de Versailles toutes les images de l'histoire de France que j'avais apprises à l'école.

Mais tout n'était pas paradisiaque à mes yeux : le métro, dans lequel je refusais de m'engouffrer de peur d'être engloutie dans le centre de la terre ; les affiches publicitaires qui semblaient narguer les gens démunis, quelle indécence ! Les grèves et les manifestations, alors que dans le pays d'où je venais les grèves étaient interdites même pour les coupures d'eau qu'on avait à tout moment. Je me disais pourquoi font-ils la grève ? Ils ont tout ce qu'il faut, surtout de l'eau. Quelle chance !

Et puis je ne m'habituais pas au silence impressionnant dans les transports, à l'absence d'enfants dans les rues (on m'a expliqué qu'il y avait des structures pour enfants) alors que j'étais habituée aux rues qui grouillaient de gosses de tous âges. Je ne comprenais pas non plus les personnes âgées vivant seules ; les immeubles très dégradés aux logements exigus et sans aucun confort. Tout cela me paraissait inadmissible pour un pays comme la France.

L'installation et l'investissement

Même si j'éprouvais un grand choc de bonheur d'être dans un pays prospère et surtout de liberté, je fus très malheureuse à mes débuts en France. J'avais laissé derrière moi un certain confort, un grand appartement, un poste de cadre. Je souffrais d'être tombée si bas.

Je me suis inscrite à l'université pour continuer mes études de droit, je voulais devenir assistante sociale juridique pour aider les femmes et les enfants à la dérive. Je travaillais comme une folle : secrétaire le jour et concierge le soir, la nuit, le week-end et les jours de fête. Je voulais me reconstruire une seconde vie en restant moi-même. Je me suis engagée dans des organisations militantes de mon quartier dont « Sauvegarde et animations du quartier Sainte-Marthe ». Je suis actuellement Présidente de l'association socioculturelle « Les Quatre Horizons » pour une intégration mutuelle et pour le mélange des cultures qui composent le quartier.

Aujourd'hui et demain

Cela fait 42 ans que je suis à Paris, nous sommes très unis mes enfants, mes petits-enfants, mes arrière-petits-enfants et moi.

Je fais partie intégrante de ce pays.



Association les quatre horizons

Les Quatre Horizons
9 rue Sainte-Marthe 75010 Paris
Tél : 06.62.05.56.52
kheiradefane@free.fr
<http://quatrehorizons.free.fr>

RÉCIT DE LA VIE DE MON PÈRE, D'ARMÉNIE EN FRANCE

Ceci est le récit de l'arrivée en France de mon père **Vartan**, en 1948. Vartan était né à Istanbul en 1919 dans une famille arménienne. Ses parents étaient originaires de Kémakh, près d'Erzinga (Erzindjan) en Anatolie orientale.

La vie à Istanbul

Vartan était le 11^e enfant et seul survivant de la fratrie mais nous n'avons jamais connu les circonstances de la mort de ses dix frères et sœurs. À Istanbul, la famille vivait à Buhukada, la plus grande des Îles des Princes, où ses parents tenaient une petite épicerie-café.

Il a fréquenté le lycée Guetronagan d'Istanbul, puis a commencé des études de droit afin de devenir avocat.

Responsable syndical et militant politique, il a participé à la fondation d'un cercle littéraire et d'un journal en langue arménienne. Il a été emprisonné en 1946 pendant 16 mois pour ses appartenances politiques, et c'est lors d'une mise en liberté provisoire qu'il a pu préparer son départ de Turquie pour la France.

Obligé de quitter la Turquie

Le 7 juillet 1948, ils étaient quatre amis à prendre le bateau qui allait les amener en France. Mais leur projet était de se rendre ensuite en Arménie soviétique. Ils avaient un visa qui les autorisait à rester en France pendant trois jours seulement, ils devaient ensuite aller en Angleterre. Tous les quatre avaient le cœur serré et se taisaient pendant que le bateau quittait lentement les eaux du Bosphore. Ils savaient qu'ils ne pourraient plus jamais y revenir. Après une courte escale à Naples, ils ont débarqué à Marseille.

Le premier jour, en descendant du bateau, ils décidèrent de découvrir Marseille en s'y promenant à pied. Comme Vartan était le seul à avoir étudié le français au lycée, ses camarades lui confièrent la mission de leur servir d'interprète. Au bout de deux heures Vartan, qui ne comprenait rien à ce qu'il entendait, se retourna vers ses amis et s'exclama: « Soit, moi je n'ai pas appris le français, soit ici, on ne parle pas le français ! »

La vie en région parisienne, les petits boulots

Ils restèrent à Marseille quelques jours et réussirent à faire prolonger leur visa puis ils vinrent à Paris.

Au début, Vartan habita à Arnouville chez un ami qui l'hébergeait. Il avait apporté avec lui, à la demande de sa mère, une couette épaisse en laine qui lui a bien servi. Il dut vite chercher du travail ; il fut embauché à la société des yaourts Aram, qui se trouvait à Gentilly. La période de « vache enragée » commença alors : parfois, il ne pouvait s'acheter que deux baguettes par semaine.

Un graphiste arménien installé au passage du Caire l'engagea pour des travaux de peinture auxquels il ne connaissait rien, sa seule expérience en la matière étant la peinture de grillages ou de bateaux. Il ne savait pas coller le papier peint, la première fois il l'avait posé sans couper les bords et les mésaventures se suivaient, comme par exemple de renverser un pot de peinture sur une moquette. Ce sont les fils de son patron qui lui apprenaient peu à peu le métier. Et c'est ainsi qu'il est devenu peintre en bâtiment.

Il dut néanmoins exercer de multiples métiers et il connut aussi des périodes de galère, sans travail.

Le départ des Arméniens pour l'Arménie soviétique... sans Vartan

En 1947 et 1948 eut lieu un grand mouvement de rapatriement de tous les Arméniens de la diaspora vers l'Arménie soviétique, et de nombreux Arméniens venus de Turquie ou nés en France quittèrent la France pour s'installer en Arménie, leur patrie de substitution.

Vartan aurait dû en faire partie, mais il ne put partir à cause de ses problèmes de papiers et de ses problèmes matériels d'une part, et de la fermeture de la frontière en 1948 d'autre part.

En 1949, Vartan rencontra Arminé K. à l'association de la Jeunesse Arménienne de France. Elle en était l'une des fondatrices lorsque l'association fut créée en 1945. Ils se marièrent en 1951. Ce sont mes parents.

Mes parents m'ont transmis leurs valeurs

La vie a continué ainsi. Mes parents étaient très impliqués dans la vie associative de la communauté arménienne ou à la rédaction du journal. Ils nous ont transmis la culture de nos origines et des valeurs de partage et d'ouverture aux autres.

LE CHOIX DIFFICILE DES ARMÉNIENS ENTRE FRANCE ET ARMÉNIE

Je m'appelle **Jacqueline Zadourian**. Mes grands-parents et mes parents sont arrivés en France en 1923 après avoir subi le génocide Arménien. Mes parents se sont mariés en France en 1943 et je suis née en 1946 à Arnouville (dans le Val d'Oise, au nord de Paris).

Départ pour l'Arménie

Mais en 1947 mon père décide de quitter la France pour nous emmener ma mère et moi en Arménie soviétique, après une vaste propagande faite par des Arméniens de la diaspora pour reconstruire le pays après guerre.

Malheureusement, en arrivant sur place, leurs espérances furent anéanties : le pays était dans un chaos total. Mais il n'y avait plus moyen de faire machine arrière, il a fallu s'adapter aux règles du pays. Durant toutes ces années, mes parents ont eu deux autres garçons. Enfants, nous vivions tous les trois dans la joie et ne ressentions pas le rationnement et les difficultés auxquelles mes parents ont dû faire face. J'ai fait mes études et j'ai obtenu l'équivalent du baccalauréat.

Et retour dans mon pays de naissance

En 1966, soit 19 ans après, nous sommes tous les cinq de retour en France. En effet, vivre en Arménie devenait de plus en plus difficile et l'absence de la famille du côté maternel était trop pesante. Les débuts n'étaient pas simples : difficultés à apprendre la langue, séparation de ma famille et de mes amies, laissées en Arménie. À l'époque, on trouvait facilement du travail. Un mois après mon arrivée, j'ai commencé à travailler dans une usine à Villejuif.

Ma première impression de la France était le pays de la liberté et je le pense toujours aujourd'hui. Paris est la ville rêvée : liberté de parole, de sortir, vie culturelle, et le bon vivre ensemble.

En arrivant, je n'ai pas eu de difficulté au niveau de l'administration car j'étais Française de naissance. Mes parents, eux, ont attendu 3 ans pour obtenir leur naturalisation française, alors que mon père avait participé à la guerre de 39-45 et avait été prisonnier en Allemagne.

J'ai toujours l'Arménie quelque part en moi

Je me suis bien adaptée à mon pays de naissance en apprenant la langue et la vie en général, tout en gardant les coutumes de mon pays d'origine. Je me suis mariée en 1969 et j'ai eu deux enfants. En 1975, avec mes frères nous avons créé notre société dans le textile. Nous fabriquons des vêtements pour adultes et enfants.

Aujourd'hui je suis à la retraite

J'ai deux petits-fils et je fais partie de l'association UCFAF (Union culturelle Française des Arméniens de France) dans le 10^e arrondissement. Je suis bien en France avec ma famille, mes amis et toutes mes activités. Depuis, je me suis rendue en Arménie à plusieurs reprises et j'essaie de voyager un peu partout dans le monde.



Union culturelle Française des Arméniens de France
6 cité du Wauxhall 75010 Paris
ucfaf@orange.fr

DE VANCOUVER À PARIS, UN ALLER ET TROIS RETOURS PAR AMOUR DE LA DANSE

Je m'appelle **Patrick Kevin O'Hara** et je suis né le 18 décembre 1941 au Canada sur l'île de Vancouver. Ma mère est seule pour m'élever et je suis parfois confié à mes grands-parents. Grande voyageuse, Hedy, ma mère, me fait découvrir les États-Unis où elle travaille chez Boeing en 1945. Nous retournons ensuite à Vancouver.

Paris, 1949

En 1949, nous venons en France et c'est alors que je tombe amoureux de Paris. J'ai 8 ans.

Je me souviens des pêcheurs « barbus » au bord du canal Saint-Martin qui fument des Gitanes sans filtre... Les odeurs sont fortes. Nous sommes tout près de l'Hôtel du Nord. C'est le 14 juillet, je déguste une limonade « pression » à la terrasse d'un café. Les tables sont couvertes de nappes avec des petits carreaux rouges et blancs, des corbeilles de pain « à volonté », des carafes de vin, de la moutarde qui pique fort, des fioles d'huile et de vinaigre enlacées qui font aussi la fête.

Les Françaises, qui maquillent l'arrière de leurs mollets pour faire croire qu'elles ont des bas... Elles ont de très belles jambes. J'aime les mollets des femmes, peut-être que cela vient de là. Bien entendu, nous visitons Montmartre, sa vigne et l'église du Sacré-Cœur. Aujourd'hui tout est encore inscrit en moi... et à l'époque, j'ai maman avec moi. Tous deux nous visitons Notre-Dame de Paris avec ses assourdissantes cloches et la Tour Eiffel (je l'avoue, je crache d'en haut).

Le voyage continue

Et nous continuons notre voyage européen au Danemark et en Angleterre où je débute la danse. De retour au Canada je quitte l'école traditionnelle. Je n'ai que 14 ans. Me voilà dans l'école de danse de Madame Lydia Karpova. J'étudie ensuite la danse au National Ballet de Toronto, au Grand Ballet Canadien de Montréal et à New York entre 16 et 21 ans. Maintenant je suis professionnel.

Paris encore, 1966

En 1966, à l'occasion d'une tournée en France avec les « Feux follets », je danse à l'Olympia. Je croise alors les grands artistes de la variété française : Johnny Hallyday,

Antoine, Adamo qui viennent répéter dans les studios attachés à l'Olympia. Je reste en France et je danse au Moulin Rouge et au Casino de Paris avec Line Renaud.

Et ça repart...

Je rencontre alors Patricia qui est une danseuse anglaise avec de jolis mollets... Nous nous marions en août 1967 à Bristol en Angleterre. Ensuite, nous travaillons ensemble dans « Prestige de Paris » à Montréal. Ce spectacle présente la culture française dans toute sa variété avec des artistes de l'Opéra, de la Comédie Française, du Moulin Rouge... L'ironie du sort veut que, dans mon propre pays, je représente la France !

Paris toujours, 1968

En 1968, je reviens avec ma femme à Paris. C'est là que, remarqué par Don Arden, je suis mis en vedette dans son spectacle. À cette époque, au Lido, nous dansons deux fois par jour le spectacle (à 23h et 1h). Il n'y a pas de congés. Souvent, après la revue, nous allons déguster une soupe à l'oignon aux Halles où les travailleurs du marché déballetent leurs légumes et produits frais dans le ventre de Paris. Je me souviens que dans l'eau de vie offerte par le patron un serpent flotte. De 1971 à 1973 je suis invité à danser au Folies-Bergère comme partenaire de Liliane Montevecchi (danseuse étoile chez Roland Petit). Pendant cette période je fais aussi des chorégraphies pour les boîtes de nuit de Pigalle, de Montparnasse et des Champs-Élysées. Paris est un paradis.

L'appel des Amériques

En 1973 je vais danser à Las Vegas où je reprends mes études générales (que j'avais laissées en plan à l'âge de 14 ans pour danser). En 1979 je divorce de Patricia et je me remarie en 1982 avec Theresa (danseuse évidemment et avec de jolis mollets). De 1979 à 1984 je fonde « Ballet Canada » et j'enseigne la danse à Simon Frase Université (Vancouver).

Paris enfin, 1984

En 1984, je reviens en France, ma carrière de danseur est terminée, je divorce à nouveau. J'ouvre un cours sur Paris et... Bénédicte arrive avec ses 26 ans (19 ans de moins que moi) et ses jolis mollets de danseuse française. Maintenant, nous vivons dans le 10^e car c'est sur la ligne de métro n° 2 que, dans les années 60, se trouvaient les grandes écoles de danse de Paris. Nous sommes là avec nos enfants, nos chats et nos associations de danse à vivre de, par et pour... nos rêves.



QUITTER LA CHINE POUR DES RAISONS RELIGIEUSES

Je m'appelle **Jia-Li** ; je suis âgée de 52 ans et j'ai un niveau d'études secondaires de premier cycle. Je suis originaire d'une famille d'agriculteurs du Sichuan. À cause de la pauvreté de ma famille j'ai des maux d'estomac depuis l'enfance, puis j'ai souffert d'anémie aggravée. Après mon mariage mon mari est devenu insuffisant rénal et mon fils est aussi sans arrêt malade. Plus de joie dans la famille ; j'ai pensé tout abandonner mais laisser mon fils m'était insupportable.

Ma rencontre avec la religion

Au printemps 2008 une femme du village voisin est venue prêcher la parole de Jésus. Elle a dit que Jésus pouvait guérir des maladies et protéger l'homme. Je l'ai écoutée, je l'ai crue, j'ai rejoint son Association et en juillet un prêtre m'a baptisée avec d'autres croyants. Après le baptême mon état de santé s'est amélioré. Au mois d'avril suivant mon mari et mon fils se sont eux aussi fait baptiser et après l'amélioration de leur état de santé ma famille a retrouvé la joie de vivre. Lors des fêtes et notamment le 25 décembre nous honorions Dieu et prêchions sa parole à nos proches.

Mais, dans notre entourage, notre croyance a suscité des préjugés. Le responsable de notre équipe est venu avec les cadres du canton pour me menacer de prison puis mon mari et moi avons été licenciés par les dirigeants de l'usine. J'ai dû déscolariser mon fils.

En mars 2014 l'un de nos lieux de réunion a été découvert par la police et trois de nos frères et sœurs ont été arrêtés dont ma camarade d'école, Hua. Son mari, non croyant, a su que c'était moi qui avais converti Hua et il est venu à la maison menacer mon mari. Il a exigé de lui qu'il sauve Hua ; mon mari a échoué et il a dû se cacher. Je l'ai appris par l'Association ; j'en ai longtemps fait des cauchemars.

Les arrestations

En mai 2014 les autorités se sont mises à perquisitionner chez tous les habitants des cantons et des districts afin de trouver les croyants : distribution de tracts mensongers, primes à la délation, filatures... Le 9 septembre l'Association m'a informée de l'arrestation de mon mari à Beijie, pendant son prêche, dénoncé par le neveu athée d'un des frères.

Le 20 décembre c'est mon fils qui a été arrêté. Mon neveu Chong, employé au bureau de la Sécurité Publique, l'a aidé à s'enfuir. Savoir mon mari en prison et mon fils en fuite me paralysait de douleur, mais j'avais confiance en ma foi.

L'évidence du départ

Le 2 janvier 2015 en accompagnant une sœur dans sa famille d'accueil, je suis tombée du haut d'une falaise. Gravement blessée au visage et sans force, j'ai rampé jusqu'à la route, déserte dans cet hiver glacial. Une camionnette s'est arrêtée et m'a emmenée à l'hôpital. J'ai pu prévenir Chong qui est venu me voir. Il a été clair : soit tu abandonnes ta croyance soit tu fuis à l'étranger. Pour moi aucune de ces deux solutions n'était envisageable, et je lui ai dit que de toute façon j'attendrais la sortie de prison de mon mari. Mais je suis revenue sur ma décision et j'ai demandé à Chong de me préparer les documents pour sortir du pays.

À ma sortie de l'hôpital, Chong m'a demandé d'aller faire faire mon passeport. Hébergée chez une autre camarade, Bao, je lisais la Bible et je l'aidais dans ses ménages. Mais sa famille ne supportait plus ma présence. La Chine est un grand pays mais qui ne tolère pas la croyance religieuse. J'attendais mon mari qui devait sortir de prison en avril. C'est alors que Chong est venu me dire que son cas allait être rejugé, que j'étais recherchée et qu'il fallait partir. Mon rêve de vivre avec mon mari pour le meilleur et pour le pire s'est brisé ; bien qu'ayant peur pour son emploi mon neveu m'a obtenu un visa pour la somme de trente-cinq mille yuans.

L'arrivée en France

Dans l'avion j'ai fait la connaissance d'un couple de Chinois qui m'ont trouvé un lieu d'accueil.

*En descendant de l'avion j'ai à peine regardé autour de moi.
Je voulais trouver un endroit où m'installer et retrouver les miens.*

J'ai appris à utiliser internet et, en octobre, j'ai pu nouer le contact avec mon fils. Je lui ai raconté les mésaventures de la famille et il m'a consolée en me disant que la France est un pays de liberté pour les croyants. J'ai alors déposé ma demande d'asile.



ASLC
10 rue du Buisson Saint Louis 75010 Paris
Tél : 01.85.09.18.85
aslc@aslc-paris.org
www.aslc-paris.org



TROIS VIES : DE CÔTE D'IVOIRE, DU MAROC ET DU SRI LANKA À PARIS

CÔTE D'IVOIRE

Je m'appelle **M. B** et je suis né en Côte d'Ivoire. Je suis parti de mon pays sans vouloir partir. Ainsi va la vie.

Mon départ pour la France

J'ai quitté mon pays à cause de la guerre. Je suis parti d'Abidjan le 6 décembre 2009 pour la France.

Arrivé à Paris-Charles-de-Gaulle, j'ai été impressionné par la grandeur de l'aéroport, les escalators géants. Ma cousine m'attendait à la sortie. Quand nous nous sommes vus, nous nous sommes mis à pleurer. Elle savait que la vie d'ici n'est pas facile.

Ma vie ici

Je menais une vie heureuse chez moi. Les politiques m'ont tout pris ; amis d'enfance et travail. Mais je me sens bien en France ; j'ai connu des gens aimables, exceptionnels. Et puis « Paris, ville d'amour », c'est vrai : j'ai rencontré mon âme-sœur.

MAROC

Je m'appelle **Yamna** et je suis marocaine, je suis née dans un petit village au sud du pays, autour il y a beaucoup de montagnes. Quand j'ai eu 7 ans, nous avons déménagé ma mère, mes sœurs, ma grand-mère et moi à Casablanca, une grande ville côtière pour que nous, les filles, puissions aller à l'école. Mon père, lui, travaillait en France.

Mon départ pour la France

Le 17 septembre 2007, un lundi matin durant le mois du Ramadan, j'ai quitté ma maison, ma famille pour l'aéroport Mohamed V. C'était la joie et la tristesse en même temps, ma famille me manquait déjà mais je rejoignais mon mari. À 16h30, l'avion a décollé. C'était la première fois que j'en prenais un ! Le trajet était long. À bord, des gens mangeaient en plein jour du Ramadan ! Ça m'a choquée. À 19h je suis arrivée à Orly, mon mari m'attendait avec un joli bouquet de fleurs.

La première ville que j'ai rencontrée c'est Versailles. Il faisait très froid ; personne dans la rue, pas de klaxons de voitures ! J'étais un peu perdue. Puis j'ai passé quelques jours à Lens.

Ma vie ici

Au début ce n'était pas évident de m'adapter. En février 2008, nous avons réussi à trouver un logement à Paris, à côté du travail de mon mari. En 2009, ma fille est née, je me suis installée dans ma nouvelle vie. Aujourd'hui, je suis satisfaite d'être ici ; j'ai découvert une autre culture ; personne ne s'occupe de moi. Je fais ce que je veux, quand je veux. J'ai ma petite famille, des amis, des voisins ; mes enfants vont à l'école, font plusieurs activités. J'aimerais bien reprendre mes études. Mais mon pays me manque aussi, la joie du Ramadan, nos grandes fêtes en famille, ma mère, mes amis, un petit déjeuner au bord de la mer quand il fait beau. Paris c'était un rêve, c'est une richesse mais mon pays reste dans mon cœur.

SRI LANKA

Je m'appelle **Anuja** et je viens d'une ville à l'est du Sri Lanka : Trincomalee. Ma vie était complète avec ma jolie famille et mon métier : j'étais agent technique. Mais je n'étais pas libre à cause de la guerre civile.

Mon départ pour la France

Quand j'ai eu 25 ans je me suis « arrachée » et « replantée » en France. Mon père et mon frère avaient été tués. Ma mère voulait rester près de leurs tombes. J'étais seule devant ma vie. Vide. J'ai pris la route. Dans l'avion, la nourriture était inconnue. Je n'avais jamais mangé de viande ; j'avais froid (j'étais habillée en sari)

À mon arrivée à Paris, mes yeux étaient fixés sur les bâtiments, la Tour Eiffel, la Seine ; j'ai beaucoup voyagé dans le sud de la France. La campagne est verte comme partout, la vie ressemble à ce que j'ai connu avant mes 25 ans. J'aime aussi Lourdes et Chartres.

Ma vie ici

En France, je me sentais seule parmi mes relations puis j'ai trouvé mon mari. Maintenant j'ai deux enfants, ma vie est magnifiquement pleine. Ici l'égalité entre les gens est marquée. La France m'a bien accueillie. J'ai trouvé un travail de comptable à l'Aire à Mots où j'ai suivi des cours de français. Maintenant j'ai 35 ans ; je suis Joëlle Anuja Suthakaran. En 10 ans ma vie a complètement changé. Et depuis le 8 février 2016 je suis Française.

Ces trois textes sont issus des groupes de travail ASL (Ateliers sociolinguistiques) et FLE (Français Langue Étrangère) de l'association L'Aire à Mots.



D'ESPAGNE EN FRANCE, PARCOURS D'UN RÉFUGIÉ POLITIQUE

Je m'appelle **Antonio** et je suis né en l'an de grâce 1927 ; je suis l'enfant d'une famille nombreuse. J'ai eu une enfance et une adolescence difficiles, dues à la guerre civile et à un après-guerre terrifiant. Je ne suis pratiquement pas allé à l'école (2 ans en tout) et j'ai dû commencer à travailler à l'âge de 10 ans. À 13 ans je travaillais avec un artisan qui m'a appris le métier de graveur-ciseleur sur acier.

Quitter l'Espagne pour la France

À 21 ans je suis parti faire mon service militaire à Cáceres, dans le sud-ouest de l'Espagne. Un jour un officier m'a dit que le SIM, le Service d'Information Militaire, cherchait des renseignements sur moi : j'ai alors décidé de quitter le régiment de peur de passer en conseil de guerre. J'ai voyagé jusqu'à Madrid et préparé mon voyage pour la France, parce que je savais que ce pays ne m'expulserait pas si je demandais l'asile politique. J'ai marché jusqu'à Saint-Sébastien, contacté un passeur qui m'a fait franchir la frontière de nuit et je me suis rendu clandestinement au Pays Basque français.

J'obtiens le droit d'asile et je trouve du travail immédiatement

Je me suis présenté à la police de Bayonne où j'ai demandé le droit d'asile. Une semaine plus tard on me faisait venir dans le nord de la France pour travailler.

Je me souviens aujourd'hui que mon impression première à mon arrivée en France fut le sentiment de rencontrer un pays de liberté, au niveau de vie élevé par rapport à celui de l'Espagne, d'une grande richesse culturelle et peuplé de gens ouverts.

J'ai travaillé dans le Nord et en Bretagne, à monter des baraques en bois pour les victimes de la guerre. L'entreprise m'a ensuite demandé de me rendre dans l'Est et j'ai travaillé à Nancy, Épinal, Saint-Dié, Forbach etc. De là je me suis rendu en Normandie, travaillant toujours dans la reconstruction et le bâtiment ; j'y ai appris le métier de plâtrier.

Durant les mois d'automne, pour mieux connaître le pays, je faisais les vendanges dans le Midi. Plus tard, avec une entreprise du Havre, je suis arrivé à Paris où j'ai fixé ma résidence principale ; c'est là que j'ai connu ma femme : nous nous sommes mariés à la mairie du 10^e. J'ai fini ma carrière professionnelle comme ouvrier de maintenance dans une école AFPA.

Ma vie en France

Je me suis rapidement intégré à la société française à travers le monde du travail, militant dans les syndicats ouvriers, assumant des postes de responsable et continuant la lutte contre la dictature espagnole.

Ce qui ne signifie pas que je n'ai pas rencontré des difficultés ; j'ai en particulier souffert de ma méconnaissance de la langue ainsi que des restrictions dans les lieux possibles de résidence et dans les activités professionnelles. Par exemple, la carte de résident limitée et dans l'espace et dans le temps : en effet j'avais interdiction de vivre dans les grandes villes comme Paris, Marseille, Lyon, Bordeaux ainsi que dans 15 départements. Et l'autorisation de résidence ne m'était octroyée que pour une, deux ou trois années ! Restrictions aussi pour la carte de travail limitée dans le temps, dans l'espace et dans les possibilités d'exercice de certaines professions. Longtemps précaires, les conditions d'hébergement non plus n'ont pas été faciles : j'ai connu les chambres de bonne, les chambres d'hôtel ou encore les dortoirs communs aux couples mariés avec enfants.

Aujourd'hui et demain

Aujourd'hui je suis retraité, j'habite un petit appartement dont je suis propriétaire et ma pension me permet de couvrir le strict nécessaire. Je consacre la liberté que me donne la retraite à des activités sociales et culturelles, liées principalement au premier degré d'intégration sociale qu'est la commune.

Vu mon âge je peux dire que mon futur est tout tracé ! Je mourrai sûrement à Paris, l'endroit qui m'a séduit et que j'aime profondément. À moins que, comme les saumons, j'utilise mes dernières forces pour aller mourir là où je suis né...

Association des
Retraités d'Origine
Espagnole

AROE
11 rue Boy Zelenski 75010 Paris
Tél : 01.53.72.43.78
assoespagnole@orange.fr

À LA RECHERCHE DES NOUVELLES EXPERIENCES DANS UN PAYS ÉTRANGER

Je m'appelle **Beatriz** et je viens d'Espagne, d'une petite ville du nord-ouest appelée Santa María del Páramo dans la région de León.

Quitter la province de León...

J'ai quitté l'Espagne toute seule pour habiter à Paris en 2004 à l'âge de 26 ans. L'envie de vivre l'expérience d'habiter au moins un an dans un pays étranger était la raison de mon départ. Pendant mes dernières années d'études en Espagne cette idée me tournait dans la tête sans avoir aucune préférence sur le pays.

...pour faire du piano à Paris

Le temps passait et il me fallait préciser un peu plus mes projets. Puisque je suivais des études de piano au Conservatoire Supérieur, je voulais continuer à poursuivre ma formation. J'avais un (très bon) professeur d'analyse musicale qui nous donnait des textes en plusieurs langues (anglais, français, italien). Il disait que tout n'était pas traduit en espagnol et qu'il fallait se débrouiller si on voulait avoir accès au savoir. J'avais toujours étudié l'anglais mais tous ces textes m'ont fait réfléchir et je me suis rendu compte que la langue française me plaisait bien et qu'en plus j'aimais sa sonorité. Et ça m'a donné envie d'apprendre le français. Ça tombait bien puisque je cherchais un pays pour y habiter. J'ai pensé à la France et à la Belgique et j'ai commencé à chercher où étudier le piano dans ces pays. Quelques mois avant mon départ j'ai passé un concours pour une bourse pour faire des études musicales à l'étranger et je l'ai eue. Il fallait trouver le lieu afin de s'inscrire officiellement (condition indispensable). Sans avoir la moindre idée sur la façon dont les études fonctionnaient en France ou en Belgique, j'ai commencé à envoyer des courriers à plusieurs conservatoires. J'ai essayé d'éviter Paris, car j'entendais partout que c'était une ville très chère. Finalement quelqu'un m'a présenté un professeur de piano, qui m'a mise en contact avec un autre, avec qui je pouvais étudier une fois passé le concours d'entrée, et c'était à Paris.

Avec l'urgence d'avoir un lieu où m'inscrire, j'accepte et c'est décidé, je prends mon billet de train pour Paris.

Avec une très grande valise, je prends le train de nuit qui arrive à 7 heures du matin à la gare d'Austerlitz. La première image dont je me rappelle c'était quand je suis sortie de la gare pour prendre un taxi. Il faisait gris et la gare n'est pas

très belle : beaucoup de fer. Beaucoup trop de gris dans ce que je voyais. Mais à ce moment là je ne l'ai pas vraiment remarqué ; ce n'est que maintenant que ça me revient.

L'aventure commence

Les premiers temps sont plutôt difficiles. La plus grande difficulté est la langue. Même si j'avais pris des cours particuliers un an avant de partir, je ne comprends rien quand on me parle et personne ne me comprend quand c'est moi qui parle. Et c'est extrêmement fatigant de passer la journée à essayer de comprendre !

D'un autre côté, je profite de la ville pour aller au concert, dans les musées et pratiquer d'autres activités culturelles. La première année passe trop vite et je décide de rester une autre année. Je commence à chercher des élèves pour donner des cours de piano (mon activité principale actuellement) et la deuxième année passe aussi trop vite. Je décide de rester une autre année. Et comme ça encore 10 fois.

Et 10 ans après je suis toujours là !

Malgré les difficultés, ce sont les expériences positives qui me font rester jusqu'à ce jour. Je rencontre beaucoup de gens de partout dans le monde, je pratique de la musique contemporaine, un peu de jazz, la musique improvisée libre, le Soundpainting et d'autres disciplines artistiques : le mime corporel, la capoeira. Maintenant je donne toujours des cours de piano, des ateliers de Soundpainting, je pratique la Capoeira Angola depuis quelques années et cette pratique m'apporte tellement que je développe actuellement une association de Capoeira Angola dans le 10^e. Je profite de la ville autrement que pendant les premières années.

L'aventure continue

Rien n'est prévu pour le futur. Je n'ai pas décidé de rester à Paris ni de partir ailleurs. Tout est ouvert. Je laisse les expériences positives continuer à me guider et à me dire où aller. L'aventure continue.



CEDANZE - Centre culturel Danse du Zèbre
111 rue du Faubourg du Temple 75010 Paris

Tél : 06.66.56.13.90

cedanze.paris@hotmail.com

Ma naissance à Szombathely

Dans le centre de l'Europe, il y a, située à quelques kilomètres des frontières autrichienne, slovène et tchèque, une très jolie ville hongroise qui porte le nom de Szombathely.

C'est là que je vis le jour.

Mon père, un militaire, vivait avec ma mère dans une garnison qui avait ses quartiers au cœur de la ville.

La vie et ses aléas m'ont conduit sur les chemins de l'Europe, mais je n'ai jamais oublié Szombathely, ma chère ville natale. J'y suis d'ailleurs revenu une fois, jeune adulte, pour revoir mes parents...

Et mon enfance à Pavie

Mais c'est en Italie que j'ai passé l'essentiel de mon enfance ; près de Pavie – Pavia, comme disent les Italiens. Mes parents habitaient précisément à Siccomarrio, à quelques kilomètres de Pavie, où se trouvait, dans le centre de la cité, le quartier militaire de mon père.

L'été, malgré une chaleur souvent accablante, j'aimais me promener dans la campagne lombarde et rejoindre les rives du fleuve Pô. Là-bas, assis sur une pierre, les yeux fermés pour éviter les brûlures du soleil, je songeais aux récits d'aventures que je tirais des livres qui ornaient la bibliothèque d'un ami de mes parents. Je rêvais de fuir mon environnement pourtant rassurant et protecteur pour vivre dans la solitude et le dénuement. Avec, comme soutien, le recueillement.

Bien sûr, je pressentais le chagrin que causerait à ma mère cet exil volontaire. Il en serait tout autrement dans le cas de mon père.

Bien qu'il fût le plus honnête des hommes, il portait en lui cette rudesse propre aux gens d'armes. Mon avenir – qu'il avait choisi sans que j'eusse à donner mon avis – ce sera à son modèle, l'armée. On ne discutait pas ces ordres-là.

Mon départ sur les routes pour la vie militaire

Je devins donc un militaire, un peu sous la contrainte, vous l'aurez compris ; pourtant, même au milieu du bruit et de la fureur, je n'ai jamais oublié les valeurs fondamentales qui font de moi un être humain soucieux des autres.

Au milieu des conflits armés, là où notre vie est en suspension, j'ai toujours été bouleversé par la détresse des populations prisonnières, par les hurlements des

hommes et des machines. Sur les routes j'ai croisé les regards douloureux des hommes, mais aussi et surtout des femmes et des enfants, ceux-là si démunis, marchant hagards et meurtris vers des horizons incertains.

À Amiens, la rencontre qui a bouleversé ma vie

Et pourtant, loin de certaines contrées que j'ai fréquentées, c'est à Amiens, dans le nord de la France, que j'ai rencontré celui qui a bouleversé ma vie. Ce matin-là, avec mes camarades soldats, je rentrais d'une patrouille nocturne, exténué et fourbu.

Le froid matinal me tenait éveillé, mais je sentais que l'endormissement gagnait mon être. C'est un appel, ou plutôt un cri, qui me tint en alerte. Devant moi, s'approchant, un homme presque dévêtu, hirsute, le visage creusé par la dénutrition et le désespoir. De l'argent, je n'en avais plus ; mais cet homme avait besoin de plus que quelques pièces de monnaie. Je vis son tremblement. Je retirai mon manteau, et d'un coup je le déchirai par le milieu ; je fis deux parts, l'une pour moi, l'autre pour l'homme qui s'en saisit pour se couvrir.

J'avais partagé mon manteau. Et donné une moitié à ce mendiant, cet homme qui était mon frère.

J'ai 1700 ans et vous me connaissez tous comme si j'étais encore vivant

Je me rends compte que, depuis le début, je ne vous ai pas dit mon nom.

Mes parents m'ont appelé **Martin**. Aujourd'hui, une rue, un boulevard, un canal, une ancienne abbaye, un théâtre, une station de métro portent mon prénom et de grands chemins européens relient les villes de ma vie et convergent vers Tours. Cette année on fête... mon 1700^e anniversaire !



D'UNE ENFANCE LIBANAISE VERS « LE PAYS OÙ JE SUIS ARRIVÉE »

Il était une fois une petite fille, née dans les années 30, dans le 20^e arrondissement de Paris. À l'âge de deux ans elle fut emmenée par sa famille bien loin de la France jusqu'au Moyen-Orient, plus exactement dans la capitale libanaise : Beyrouth. Elle y vécut une enfance et une adolescence très heureuses, choyée dans une famille mi-libanaise, mi-française, élevée dans des établissements français, passant les examens français. Elle ne ressentit pas la 2nde guerre mondiale, le Liban étant plutôt épargné. Elle se souvenait seulement que passant ses vacances dans une colonie d'enfants en Syrie, elle avait été désignée pour remettre un caillou archéologique au général de Gaulle de passage en Syrie et au Liban. Prémonition de sa future carrière !

Le rêve de Paris

Mais cette petite fille ne rêvait que de Paris dont sa mère et sa grand-mère l'entretenaient sans cesse : on lui parlait du 10^e arrondissement où sa grand-mère habitait, au 87 rue du Faubourg Saint-Martin où elle exerçait le métier de couturière à domicile ; on lui contait les aventures de la fille aînée qui allait porter dans des cartons de livraison les robes que sa mère confectionnait pour les grands couturiers ; on lui racontait l'aventure de la porte Saint-Martin où cette même jeune fille rencontra Maurice Chevallier, habitant l'arrondissement et qui lui conta fleurette. On lui avait dit que ses parents s'étaient mariés à la mairie du 10^e, là aussi prémonitoire ! On lui parlait encore des Buttes Chaumont où sa mère l'emmenait se promener jusqu'à son départ au Liban. Son enfance fut bercée de tous les souvenirs parisiens de ses parents.

Les rêves sur Paris de la petite fille, puis de l'adolescente, se concrétisaient grâce à ses nombreuses lectures. Après son baccalauréat elle décida de faire des études d'Histoire, mais ne pouvant faire que deux certificats de licence à l'École supérieure des lettres de Beyrouth, il fallait qu'elle vienne en France pour obtenir sa licence complète et poursuivre des études plus poussées.

À Paris

Alors elle choisit de venir à Paris et de s'inscrire à la Sorbonne : la voilà à sa majorité, 21 ans à l'époque, arrivant toute seule en France, débarquant à Orly, prenant un car pour l'emmener jusqu'à Paris. À sa grande surprise, rien ne lui

était inconnu, elle avait tellement appris sur Paris que tout ce qu'elle découvrait en vrai était comme une reconnaissance de ses lectures ! Elle s'installa dans un foyer d'étudiantes en plein quartier latin et poursuivit ses études d'Histoire en Sorbonne. L'adaptation se fit sans problème, Parisienne elle était ! Et elle se sentait chez elle malgré son passé libanais qu'elle ne reniait surtout pas, qu'elle aimait autant que la France et que Paris où elle s'installa définitivement en faisant des incursions estivales au Liban, sa seconde patrie !

Voilà son chant d'amour pour Paris

PARIS

Je revis Paris

Et Paris revit avec moi.

Je marche dans Paris

Et Paris me conte sa vie,

De rues en rues,

De pierres en pierres.

Paris bruisse de sa vie d'antan

Et de sa vie présente,

Et je vis dans Paris qui vit.



Histoire et Vies du 10^e - Mairie du 10^e
72 rue du Faubourg Saint-Martin 75010 Paris
Tél : 01.53.72.12.96
hv10@hv10.org
<http://hv10.org>

DES PHILIPPINES À PARIS POUR APPRENDRE LE FRANÇAIS

Je m'appelle **Lucia**. Je suis née aux Philippines dans une petite ville avec une mairie, une église catholique, des écoles qui vont jusqu'au baccalauréat. À mille lieues à la ronde on voit des plantations de riz, de canne à sucre, de manguiers, de bambous. Ma ville est ceinturée par une importante rivière qui approvisionne les piscicultures et les plantations. Deux fois par semaine se tient un grand marché.

Je suis arrivée à Paris en 1987 comme jeune fille au pair

Le jour de mon anniversaire, je suis arrivée en avion avec une amie qui avait le même contrat que moi.

Ce mois d'octobre était ensoleillé, pas trop froid. J'ai été impressionnée par les beaux immeubles et ma chambre de bonne avec des escaliers jusqu'au 6^e étage ! L'hiver venu, le froid m'a envahie. J'ai tremblé de froid. Ma chambre était glaciale.

Mes patrons ? La femme était institutrice, l'homme fonctionnaire d'État.

Ils avaient deux garçons âgés de douze et quinze ans. Je faisais le ménage treize heures par jour avec deux heures de repos et un jour de relâche. Ma patronne n'était pas gentille. Elle ne voulait pas que j'aille à l'école. Pourtant, pour avoir plus de chances de me faire venir, ils s'étaient engagés à m'inscrire à l'Alliance Française pour les formalités de mon séjour, mais ne l'ont pas fait. Heureusement, pendant les vacances d'été, ils n'étaient pas à Paris et j'en ai profité pour m'inscrire. Mon amie qui était venue avec moi a eu plus de chance. Sa patronne lui a donné des tickets de transport et la possibilité d'aller à l'école.

À la fin de mon contrat, ma patronne m'a demandé si je voulais rester à Paris. Je lui ai répondu : « oui ». J'ai logé dans un studio avec la personne qui me remplaçait.

Je voulais travailler

Cela permettrait à mon frère et mes sœurs de finir leurs études. Avec ma sœur aînée partie, elle aussi, on s'entraidait. Et puis il y avait ma curiosité. Mes études d'hôtellerie, restauration et management aux Philippines m'avaient appris la gastronomie française sans l'avoir goûtée. J'aurais voulu en savourer les spécialités !

J'ai dû me débrouiller pour trouver du travail. J'ai été femme de ménage, garde d'enfant. J'ai voyagé à Méribel, à Monaco. J'ai travaillé dans un restaurant.

Au fur et mesure que j'ai appris le français, je suis tombée amoureuse de cette langue, de sa subtilité, de son élégance. J'ai eu une professeure passionnée. Elle m'a enseigné qu'on pouvait écrire poétiquement. Ces jours là, j'ai eu une immense soif d'écrire. Je voulais être écrivain et avoir le temps de dévorer toute la littérature française. Je voulais transmettre ces connaissances à ma famille et pourquoi pas aux villageoises philippines. Là-bas, à mon époque, il n'y avait pas de librairie en province. Il y avait des bibliothèques seulement à l'école. La raison de cette pénurie de livres est que c'était avant l'apparition des livres de poche et qu'ils coûtaient cher.

J'ai su que j'allais rester à Paris

J'ai rencontré mon mari qui m'a encouragée à progresser en français. J'ai obtenu la nationalité française.

Quand je ne travaillais pas, je l'accompagnais sur son lieu professionnel. J'observais comment il faisait. J'ai acquis son métier de créateur sur le tas. Durant ces années, ma fille est née et je n'ai pas cessé de me perfectionner malgré les coups durs.

Aujourd'hui...

Je vis à Paris depuis 29 ans, je suis intermittente du spectacle... J'aime maquiller : mettre en beauté la personne, créer des personnages, un clown, un vieillard...

En dehors de mon travail, je suis adhérente d'associations : L'Aire à Mots, La Maison du Film-court et Les Compagnons de Saint-Vincent-de-Paul.

... et demain

Je veux continuer à vivre en France. Et, de temps à autres, à rendre visite à mon pays d'origine.

J'aime la France, son climat, ses montagnes, la mer, la culture et les valeurs de ce pays : Liberté, Égalité, Fraternité. Ces valeurs mènent aux autres pays. Je veux me développer ici dans la création, dans la transmission. Mon seul regret : ne pas avoir transmis à ma fille ma langue maternelle.



L'Aire à Mots

99 bd de Magenta 75010 Paris

Tél : 01.47.70.78.18

laireamots@club-internet.fr

www.aireamots.com

FUIR LES MASSACRES AU RWANDA EN 1994

Je m'appelle **Ntuza** et je suis Rwandaise, née au Ruanda-Urundi, en 1957. Après la scission en Rwanda et Burundi me voilà au Rwanda.

Infirmière au Rwanda

Mon métissage ethnique a été un élément de discrimination. Pointée du doigt, sur mon passage j'entendais « impure », « à abattre ». Être cadre infirmière de santé publique était soit disant une preuve de favoritisme de la part des politiques en place. Être née au Burundi et vivre à Butare (province du sud du Rwanda) m'ont valu d'être emprisonnée à deux reprises. J'ai été traitée d'espionne. Plus tard, la région est devenue stratégique. Formatrice coordinatrice, j'ai entendu deux élèves qui confirmaient quitter l'école pour aller au front ; et « cette fois-ci c'est sûr à 100%. Ils vont y passer, même ceux qui ont mélangé les ethnies ». Les massacres se profilaient.

En 1994, il faut fuir le pays

En avril, la radio donnait des consignes à respecter. Un jour, début juillet, tout d'un coup, l'hôpital universitaire a renvoyé tous les malades. Parallèlement, la prison centrale a libéré tous les prisonniers. Tout le monde s'agitait et il se disait qu'il était temps de fuir. J'ai pris quelques documents que j'ai attachés dans mon dos à l'aide d'une nappe de table en plastique et d'un couvre lit, pour ne pas les perdre. J'ai pris du sucre en poudre dans un petit bidon, j'ai superposé trois vêtements noirs (car ils ne se salissent pas facilement). Et je suis partie au hasard.

C'était sauve qui peut. On précisait que côté nord, l'est et le sud étaient infranchissables. Avec la foule de fuyards, j'ai opté pour l'humilité et une simplicité maximale, le silence et développer l'écoute. J'aidais à tous les travaux qui se présentaient et après j'avais droit à une ration alimentaire. Cela ne durait pas. J'étais sans cesse l'étrangère, l'intruse. Il ne me restaient que mon âme et mon corps qui se réconfortaient mutuellement en moi.

Fuir et fuir encore au Zaïre, au Congo...

Au Zaïre, infirmière à l'orphelinat du camp des réfugiés, la Croix Rouge nous payait en dollars américains. Cela m'a permis de payer ma traversée jusqu'au Cameroun. Les transporteurs de marchandises triplaient voire quadruplaient le prix pour des étrangers. En face de gigantesques cours d'eau, très souvent, on nous demandait de prier, chacun à sa manière. On a eu droit aux vieux ponts, non renforcés depuis longtemps, à la forêt équatoriale, avec des bruits d'animaux

sauvages et les sifflements d'énormes serpents. Je me souviens d'un passager qui dormait. J'ai soutenu sa tête. Après, il m'a aidée à traverser l'Oubangui. Lieu d'escroqueries où les passeurs jetaient des gens dans l'eau. Plus tard, j'ai aidé à la cuisine d'un restaurant. La patronne m'a offert de bons soins.

...au Cameroun puis en France

Au Cameroun, le HCR m'a bien reçue et bien orientée. J'ai même enseigné. À un certain moment, on parlait de rafles et de reconduite au Rwanda ou à Arusha. Là, j'ai vécu des moments d'indignation et de torture. Du Cameroun, je suis venue en France à l'aide de passeurs.

J'étais en panique. « Il faudra mentir » m'a-t-on dit à la dernière minute. À Roissy, après des heures à tourner, je me suis présentée à l'office des migrations.

Quand j'ai eu l'autorisation d'être sur le territoire, avec en tout et pour tout un bagage à main, je me croyais la plus pitoyable mais ma conscience s'est réveillée en voyant des SDF (sans domicile fixe).

Pendant le mois qui m'était imparti pour constituer et déposer mon dossier de demande d'asile politique, j'ai monté un parcours insensé, sur lequel je suis revenue pour dire la vérité. La peur d'être rattrapée lors de mon entretien à l'OFPRA (Office Français Pour les Réfugiés et Apatrides) prenait le dessus. J'ai été sur le point de me suicider dans une gare parisienne. Finalement, j'ai obtenu l'asile politique (donc le statut de réfugiée selon les dispositions de la convention de Genève), puis des papiers et du travail.

Aujourd'hui

Je suis naturalisée. J'ai des nouvelles de ma famille par le bouche à oreille, j'ai eu des nouvelles de l'un et de l'autre, qui est ici et là, des morts et des perdus de vue.



La Barque ACSC

La Barque ACSC

MDA 10 - BP 23

206 quai de Valmy 75010 Paris

Tél : 01.70.08.24.49 - 06.28.33.13.16

labarqueacsc@gmail.com

SINGAPOUR

Je m'appelle **Xiao Yu** et je suis arrivée pour la première fois en France dans les années 90 avec une valise pleine de souvenirs, un bagage lourd, plein d'espoir. Depuis mon enfance, je souhaitais pouvoir admirer tous les chef-d'œuvres artistiques de mes propres yeux. Poussée à aller toujours plus loin je quittais ma chère famille dans mon petit pays tropical de l'Est de l'Asie, Singapour.

Ma vie en France

Lors du premier atterrissage, j'ai vu le sol de l'aéroport Paris-Charles-de-Gaulle tout blanc, couvert d'une couche de gel au début de l'hiver, désert sans les constructions d'aujourd'hui. Le ciel était bien gris.

L'apprentissage difficile de la langue française

Après l'inscription à la Sorbonne pour renforcer mon français, la visite dans les musées était devenue mon programme quotidien. Mais malgré un an et demi d'efforts en français avant mon arrivée, mes camarades et professeurs ne me comprenaient toujours pas vraiment quand je parlais. Une énorme envie de communication mêlée d'une sorte de peur interne m'ont conduite à chercher partout les conditions pour créer un environnement favorable à l'étude de cette langue et pouvoir la parler tous les jours.

La découverte et l'aide de l'association ETM

Grâce à une amie, mes premiers pas furent de franchir la porte d'ETM, à l'époque dans un local situé à la République. Un avocat retraité nous a offert des romans pour que chacun en écrive le résumé à chaque cours. Peu de temps après, j'ai commencé à aider les autres. Quel grand pas d'aller vers eux pour vaincre cette peur de l'inconnu, accompagner des personnes dans la précarité dont des petits délinquants qui effectuaient des Travaux d'Intérêt Général ! Ma participation aux activités pédagogiques d'ETM m'ont progressivement amenée à m'investir dans les projets d'insertion du public d'ETM jusqu'à aujourd'hui.

En suivant les parcours des exilés, je suis souvent témoin des histoires personnelles particulièrement difficiles, liées à la vie quotidienne, à la violence, à la guerre ou aux difficultés d'insertion.

TIBET

TIBET

MALI

TIBET

Dolma, réfugiée de 19 ans, fille aînée de sa famille, décrit dans un entretien les conditions de vie extrêmement difficiles au Tibet. Avant son départ, elle se levait à 5h tous les matins pour chercher le seau d'eau dont la famille avait besoin pour la journée. Ce trajet aller-retour lui imposait deux heures de marche dans un pays montagneux. Elle est allée à l'école pour la première fois à l'âge de 12 ans. Une vie accidentée l'a poussée vers la France. Elle est passée à ETM quatre mois pour « apprendre à parler et à écrire ». La Croix Rouge l'a aidée à trouver un foyer, son assistante sociale lui a proposé un travail. Elle commence son premier emploi dans un bar-restaurant, devient barmaid. 5h par jour, 20h par semaine, elle prépare toutes sortes de boissons et apprend par cœur le nom des vins et des alcools. Lorsqu'elle casse un verre, ses collègues lui répondent par un gentil sourire.

TIBET

Pour **Tenzin**, venu du Tibet, tout était à réapprendre pour cuisiner à Paris. Il se rappelle son arrivée à Paris. Il s'était senti perdu. Où se renseigner pour trouver abri et travail ? Tout de suite, il avait senti l'obligation de se mettre au travail pour vivre. Il avait les pieds sur terre mais par où commencer ? Quand ? Pour quoi faire ? Le premier travail obtenu fut tellement difficile. Malgré son rêve bien réalisé, avoir un contrat en poche, cela ne lui paraissait pas si évident à tenir.

MALI

Samba est venu seul du Mali à 20 ans à peine, hébergé par son cousin. Son premier séjour parisien avait débuté sans papiers. Suivirent dix ans de travail au noir pour vivre. Un jour, son patron l'a aidé à régulariser sa situation auprès de la préfecture. Peu à peu, il a mené une vie normale et heureuse : marié, père de 4 enfants dont des jumeaux fin 2015. C'est à ce moment-là qu'il s'est présenté à l'inscription à ETM. Non scolarisé, il a décidé de relever le défi pour son premier cours : un premier mot puis une première ligne d'écriture. Il parle couramment le français mais la lecture a été un vrai combat quotidien. Avec une grande concentration, le poignet torturé, des torticolis permanents, il regrette aujourd'hui de ne pas avoir commencé quinze ans plus tôt.

SINGAPOUR

AFGHANISTAN

AFGHANISTAN

... J'AI RENCONTRÉ BEAUCOUP D'EXILÉS

AFGHANISTAN

Dans mon classeur, il y a le dessin d'une vieille femme en pleurs, le regard triste, un œil fermé : la marque d'un souvenir d'enfance, une vision descriptive par **Asef**, 23 ans. Une nuit qu'il n'arrivait pas à s'endormir, il s'était mis à dessiner pour oublier peines et solitude invivables. Ce dessin est une délivrance. L'image angoissante exprime une crise interne : avoir vécu dans un pays en guerre permanente. Cela lui revient souvent la nuit. Qui pleure ? Pourquoi ? « C'est comme cela en Afghanistan », dit-il. Il est venu à pied d'Afghanistan en Europe dès l'âge de 10 ans. Après deux ans de placement par la police grecque dans un centre de rétention à l'adolescence, il est enfin à Paris. Il comprend vite, s'explique bien en français : « Madame, je veux travailler, il faut combien de temps pour y arriver ? » Après un stage préprofessionnel à ETM, il souhaite devenir peintre. Actuellement dans un stage en BTP (Bâtiments et travaux publics), il est en passe de réaliser son insertion par l'emploi.

AFGHANISTAN

Marié, 23 ans, **Habib** montre sa main gauche. Deux doigts manquent. Pouce et index ont été coupés par des soldats en Afghanistan : « Je suis allé voter lors d'une élection régionale avec trois copains, ce que les soldats ont considéré comme un acte d'opposition. Trois soldats m'attendaient chez moi afin de couper les doigts tâchés de l'encre du vote, devant mes parents ». Ceux-ci l'ont envoyé tout de suite à l'hôpital pour sauver sa vie. Ses trois copains ont subi exactement la même barbarie. Il a laissé sa famille, quitté définitivement la guerre pour un autre horizon. Son départ de Kaboul fut un parcours compliqué : bus pour le Pakistan puis l'Iran, quinze jours en détention, conduite à la frontière turque, marche, trois mois en prison en Turquie, quinze jours en détention, long voyage en Bulgarie, passage en Serbie, deux mois en prison en Hongrie, beaucoup de marche jusqu'en Autriche, un mois en camp de réfugiés, un train via l'Italie pour sa destination définitive, Paris. Son premier souvenir fut la gentillesse et le respect des Français à son égard. Il ne veut plus jamais reparler de la raison de son départ. Rappelant son arrivée à la gare de Lyon, il ne savait pas où il était. Il demandait aux gens « Où je suis ? ». Personne ne répondait. Il s'était senti perdu. Aidé par une association, il a obtenu le statut de réfugié. Son assistante sociale cherche une famille d'accueil pour lui permettre de se reconstruire, de s'adapter au rythme parisien et d'ouvrir des droits sociaux.

NÉPAL

AFGHANISTAN

NÉPAL

Pendant les cours d'arts plastiques, **Lobsang** dessinait un cheval, au crayon. Près de l'Himalaya, au Népal, sa ville a été ravagée par un séisme en 2010. Recherché par les autorités de son pays, il a participé à la lutte contre l'occupation du gouvernement dans une manifestation. Sa photo et celles de ses cousins, fils d'un chef de village, étaient affichées partout. Il a dû quitter son pays où il a vécu de 6 à 18 ans dans un monastère. Ses cousins sont partis pour les États-Unis, lui s'est réfugié en France. Le premier jour à Paris, il s'est donné pour objectif de marcher vers la Tour Eiffel pour rejeter, laisser derrière lui toutes ses inquiétudes et la fatigue d'un long vol. Il aime le dessin, quel que soit le sujet : animaux, paysage, pagode... Son talent artistique s'exprime avec un petit bout de craie qu'il m'a donné. Tous les jours je lui donne un peu de papier ou un objet à peindre pour qu'il révèle ses talents avec nous.

AFGHANISTAN

Afghan, 20 ans, **Rahman** est en France depuis à peine un an. Il ne parle pas encore français, quelques mots pour s'expliquer. En arrivant à la gare du Nord, la police l'a retenu trente minutes puis l'a libéré. Première impression, première adversité. Heureux de s'en être sorti, il a voulu acheter un billet de train. Il l'a payé deux fois le prix normal. La machine ne marchait pas. Cela l'a fait rire comme un premier pari perdu. Soudain, levant la tête, il a lu sur un fronton les mots « Liberté, Égalité, Fraternité ». Il a demandé ce qu'ils signifient à quelqu'un. Il a trouvé cet objectif formidable.



MOUVEMENT D'ENTRAIDE
POUR LE TIERS MONDE
ET LA COOPERATION

E.T.M.

25 rue Bichat 75010 Paris

Tél : 01.42.39.40.59

etm.entraide@live.fr

www.etm-entraide.com

DE LA SOMALIE À PARIS À CAUSE DE LA GUERRE

Je m'appelle **Maryam** et je suis Somalienne, née à Mogadiscio en 1979. J'ai donc « eu le temps » d'aller à l'école avant le début de la guerre, en 1991.

De Somalie en Éthiopie

Mon père a été tué au début du conflit. Un jour, en rentrant de l'école, ma maison était détruite, ma mère était à l'intérieur, je l'ai perdue aussi.

J'étais responsable de mon frère à 12 ans : on devient vite mature. Ma tante nous a accueillis ; on a vécu difficilement et on est partis pour l'Éthiopie en 98.

Mais là aussi il était impossible de rester. Les jeunes femmes sont des proies faciles pour les hommes. Nous avons décidé de partir pour la France. On était en l'an 2000. Alors ma tante a vendu ses bijoux et des personnes nous ont aidés à partir mon frère et moi. J'étais enceinte.

L'arrivée à l'aéroport Charles-de-Gaulle

Je n'oublierai jamais mon premier contact avec le sol français. Le passeur nous a dit qu'il partait nous acheter à manger et on ne l'a plus revu. Heureusement je parlais arabe et il y a de nombreux employés maghrébins à Paris-Charles-de-Gaulle, tous très attentifs envers moi ; je parlais aussi anglais mais pas français à l'époque. Les policiers qui m'ont interrogée, en anglais, m'ont traitée de tous les noms. Je n'oublierai jamais ce bureau de police. Depuis j'ai toujours peur dès que je mets les pieds dans un aéroport.

Je me suis évanouie et j'ai été conduite à l'hôpital. Mais même dans l'ambulance la femme policier continuait à m'invectiver.

On s'est quittés mon frère et moi dans cette zone d'attente ; je voulais garder ce bébé et mon frère y était opposé. On ne s'est jamais revu ; il vit en Belgique je crois.

De l'hôpital à la CAFDA

J'ai accouché 3 semaines plus tard d'une belle petite fille. Le personnel maghrébin de l'hôpital a là aussi été très gentil avec moi : ils m'ont donné beaucoup de courage en me disant qu'un jour je serais Française. Un sauf-conduit m'a été remis pour quitter l'hôpital et un taxi m'a déposée à la CAFDA (le Centre d'Accueil des Familles Demandeuses d'Asile) à Aubervilliers qui m'a logée à l'hôtel.

J'étais malade, épuisée, mais je voulais demander l'asile.

Ma demande d'asile et mon installation en région parisienne

J'ai déposé mon dossier de demande d'asile le 31 août. J'ai été convoquée le 18 septembre donc dans un délai très court. Et le statut de réfugiée m'a été octroyé.

Mais la CAFDA m'a remis un papier et un billet de train pour aller m'installer à Lyon. Pour moi c'était inenvisageable : je venais de rencontrer l'homme qui allait devenir mon mari et la seule idée de voyager me rendait malade. Je suis restée et j'ai cherché du travail.

J'ai travaillé comme employée de caisse dans un supermarché. Comme ma fille était à la crèche je restais pendant mes pauses : j'ai pu beaucoup travailler et j'ai obtenu un poste en rayon.

Je suis restée 16 ans dans le groupe. Maintenant j'ai un travail administratif dans un grand service public.

J'ai eu d'autres enfants, des filles, et ma fille restée en Somalie a pu rentrer grâce à l'acharnement d'une merveilleuse assistante sociale que j'ai rencontrée, qui m'a aidée à monter mon dossier de regroupement familial ; elle aura toujours ma reconnaissance éternelle.

Le C.L.L.A.J 94 (Comité Local Pour Logement Autonome des Jeunes) m'a aussi aidée, pour le logement et pour la gestion de mon budget.

Aujourd'hui

C'est grâce à toutes ces personnes que je peux dire qu'ici je suis heureuse ; j'ai une famille, une maison, une voiture (j'ai rapidement passé le permis). Une de mes filles a passé le bac philo ce matin et j'essaie de redonner le bien qu'on m'a fait en m'engageant dans le Sidaction, Action contre la faim, Médecins du monde et les Restos du cœur.

Je sais d'où je viens et je peux dormir en paix. Vivre dans un pays en paix est un cadeau quotidien.



C'EST « L'HISTOIRE D'UN MEC » QUI A DÛ QUITTER LA TUNISIE.

C'est l'histoire d'un jeune homme, l'aîné d'une famille de huit enfants et dont le père est un ouvrier paysan illettré. Ce père tenait à inscrire son enfant à l'école publique, devenue gratuite après l'indépendance de la Tunisie. Une forme de revanche pour lui-même et sa génération qui n'avaient pas pu aller à l'école pour apprendre à lire et à écrire.

Ce jeune garçon tenait secrètement à réaliser le rêve de son père en réussissant ses études. Il décrocha son bac en onze ans au lieu de douze et entra à l'université en 1971/1972.

Sa vie d'étudiant à Tunis

Comme il ne supportait pas l'injustice, il rejoignit très vite les rangs des étudiants contestataires qui militaient contre la dissolution de leur syndicat (UGET). Ce mouvement réclamait du gouvernement tunisien la reconnaissance du syndicat étudiant, soutenait les mouvements sociaux ouvriers, revendiquait des libertés fondamentales et dénonçait la répression. Les membres actifs de ce mouvement étaient pourchassés par la police, menacés d'emprisonnement ou d'incorporation dans l'armée. Il devenait difficile de rester.

Et son départ obligé pour la France

Au mois de septembre 1974, il a pris le bateau pour la France. Arrivé à Marseille après 48 heures de traversée, il passe directement du port de Marseille à la gare Saint-Charles pour prendre le train en direction de Paris, gare de Lyon.

Le trajet de Tunis à Paris fut long et fatigant. En l'accompagnant au port de La Goulette, son oncle n'arrêtait pas de lui répéter de faire attention à sa valise et au peu d'argent qu'il avait. Aussi le jeune homme ne put dormir que d'un œil avec sa valise entre les jambes et sa main ne lâchant jamais la poignée ; ceci aussi bien dans le bateau que dans le train.

À Paris

Il s'était préinscrit en année de licence à Paris III-Censier, il devait valider son inscription. Il n'avait pas de bourse d'étude et ne connaissait personne à Paris.

Le métro à Paris fut sa première épreuve. Chez lui à Tunis, il n'y avait qu'une seule ligne de tramway. Là, ce sont plusieurs lignes de métro, avec deux têtes de station et des correspondances. Combien de fois ce jour-là s'est-il trompé de direction et a-t-il raté des stations ?

D'emblée le métro fut pour lui le lieu d'observation d'un phénomène qu'il découvrait pour la première fois : « les clochards de Paris ». Cette vision d'hommes de tout âge, sur les quais, avec leurs bouteilles à la main le fascinait au point de laisser passer délibérément quelques rames pour profiter du spectacle et écouter les discours. Ils n'étaient ni agressifs, ni repoussants. Leurs discours surtout étaient révélateurs de leur passé. Plusieurs corps de métiers étaient représentés : l'enseignement, l'armée, les arts, l'industrie de l'automobile et des mines, la philosophie, la politique... les clochards des années soixante-dix n'embêtaient personne. Ils étaient dans leur mode de vie, buvaient, racontaient leur vie, une histoire, une blague et les gens qui appréciaient leur offraient quelques pièces. Leurs remerciements étaient toujours polis et souvent raffinés à la manière des gentilshommes d'antan, agrémentés par des « merci mon seigneur ! », « votre grâce ! », « ma belle dame... »...

Le deuxième souvenir qui avait frappé son esprit se passait à l'université de Paris III où il était inscrit en année de licence. La vague de mai 1968 ne s'était pas encore estompée et l'effervescence de la jeunesse se traduisait dans les débats qui éclataient partout, dans la cafétéria, les couloirs, les salles de classe... Des étudiants de toutes nationalités débattaient de tout, de la guerre du Vietnam, de la Palestine et même de la contraception et de l'avortement.

Étant sans bourse d'aucun gouvernement, il devait travailler tout en poursuivant ses études. Bien sûr il fallait concilier ses besoins alimentaires avec ses objectifs universitaires. Son plan était de finir ses études le plus tôt possible, d'empocher son diplôme et de retourner chez lui.

Qu'est-il devenu ?

Aujourd'hui il est toujours en France : entre temps, il a changé de stratégie, il a fait de la France sa deuxième patrie. Il faut dire qu'il s'était marié à une Française d'origine italienne avec qui il avait fait ses études et qui avait ravi son cœur. Il continue à y vivre, avec sa famille, et il y travaille.



DE LA GOULETTE À PARIS POUR MES ÉTUDES

Je m'appelle **Cherif Msadek**, je suis originaire de la commune de La Goulette en Tunisie, située au nord de la capitale Tunis. Après mes études secondaires au Lycée de Carthage, j'ai intégré l'École Nationale de la Coopération pour suivre une formation de gestionnaire d'entreprises coopératives, puis l'Institut Supérieur de Gestion (ISG) à Tunis pour suivre des études d'informatique. J'ai pu, entre ces deux formations, avoir une activité professionnelle en qualité de contrôleur de gestion au sein de l'Office chargé du travail et de l'immigration (OFPE).

Mon départ de Tunisie

J'ai quitté la Tunisie en 1976 à l'âge de 26 ans avec mon épouse Zakia, en laissant notre fille Henda, âgée de deux mois, chez mes parents. Nous étions alors étudiants à l'ISG, dans la section « Informatique des organisations ». J'étais en année de maîtrise et mon épouse en licence. Pour des raisons budgétaires l'Institut ne pouvait pas nous assurer l'année scolaire, d'autant plus que nous n'étions que onze étudiants concernés. Il fallait donc trouver une université pour nous accueillir. Deux groupes furent constitués, et les dossiers présentés à l'Université de Paris-Dauphine et à l'université d'Aix-en-Provence, section MIAGE (Maîtrise Informatique Appliquée à la Gestion des Entreprises) ; ils ont été acceptés dans les deux universités.

Mon arrivée à Paris

J'ai personnellement obtenu une bourse d'études du CIES (Centre International des Étudiants Stagiaires), une association créée par le ministère de la Coopération et qui prend en charge le séjour des étudiants et des chercheurs étrangers en France et nous avons donc, Zakia et moi, intégré Paris Dauphine au sein de l'UER Informatique.

J'avais une haute idée de la France et du niveau de l'université. Alors je travaillai d'arrache-pied. C'est pourquoi je n'ai pas de souvenirs particuliers de cette époque car, de septembre à mai, je n'ai connu de Paris que les lignes 2 et 11 du métro (puisque j'habitais du côté de la Porte des Lilas), les salles de cours et la bibliothèque de la faculté.

Je n'ai donc pas vraiment profité de Paris. Pourtant j'avais aimé découvrir l'Europe lors d'un stage de quatre mois en Allemagne (RFA) au sein de la Friedrich-Ebert-Stiftung (une fondation politique proche du SPD qui défend les valeurs telles que

liberté, justice et solidarité). Enfin, je ne le regrettais pas : mes résultats étaient très honorables.

Mon épouse voulait également réussir la maîtrise ; et comme je ne voulais pas rester sans rien faire, j'ai entamé un troisième cycle. Nous avons décidé de ramener notre fille et de chercher un logement proche de Dauphine.

Mon entrée dans la vie active

À la fin des études, un ami Cambodgien, Lune Y., a tout fait pour que je puisse faire un stage pratique avant de rentrer en Tunisie. La décision était un peu dure à prendre car on a eu un deuxième enfant (mon fils Anis). L'école, le logement, la durée du stage, etc. Bref, j'ai intégré une SSII (Société de Services et d'Ingénierie Informatique) spécialisée en recherche opérationnelle, en qualité d'ingénieur informaticien stagiaire. Le stage a été prolongé deux fois et finalement transformé en contrat de travail. Ce fut pour moi une expérience fantastique car j'ai évolué avec des collègues sérieux et compétents.

Et mon installation définitive en France...

Quelques années plus tard, ma fille Sonia venait au monde et notre installation définitive devenait inéluctable. Professionnellement j'ai évolué en créant avec mon épouse mon propre bureau d'études pour exercer les métiers de développeur, de consultant, d'auditeur, de recruteur, de formateur...

C'est ainsi que nous sommes restés en France, ma famille et moi, et que nous y avons construit notre vie. Aujourd'hui père de trois beaux et merveilleux enfants et grand-père de quatre beaux petits-enfants, je suis retraité depuis bientôt un an.

... pour toujours ?

Que faire après tant d'années caractérisées par une intense activité : aider si je peux. C'est pour cette raison que j'offre mes disponibilités aux associations. Et demain, je crois que je continuerai à aider.



UN VOYAGE DE MIGRATION QUI NE SE TERMINE PAS AVEC LA MORT

Je m'appelle **Birsel** et je viens de Turquie.

Partir pour en finir avec la clandestinité

Être obligée de quitter ton pays, dans lequel tu vis depuis des années dans la clandestinité pour des raisons politiques, c'est obéir à la force et à l'oppression de l'État. C'est pourquoi, plus ton voyage se rapproche, plus tu sens la rage monter en toi contre ceux qui t'obligent à fuir.

Trouver un passeur n'est pas difficile

Une fois la décision prise, il m'a été très facile de trouver un réseau. Le système d'organisation de départ est déjà en place et son économie en marche. Dans ce marché tout le monde sait à qui il faut s'adresser. Ce réseau est réel mais on dirait qu'il est imaginaire. Le système roule sans que tu éprouves le besoin de rencontrer les vrais responsables. Tu dois juste dire ce qu'il te faut à quelqu'un en bas de l'échelle et il va voir son supérieur puis il t'annonce un prix. Si tu l'acceptes, il suffit d'être en temps et en heure à l'endroit indiqué. La route durait 9 heures. Il n'était pas nécessaire de prendre des affaires, parce qu'il fallait être léger.

Un voyage cauchemardesque

Au lieu de rendez-vous, pas besoin de chercher, nous nous sommes reconnus sans problème, comme si on se connaissait depuis bien longtemps. Le passeur nous fait un signe de tête, je dis adieu à mes amis et je le suis dans la voiture qui nous attendait dans une autre rue. Avec moi, nous étions cinq passagers. Accrochés à nos sièges, nous n'osons dire un mot. On arrive à une aire d'autoroute, il éteint les phares et nous dit: « Allez ! Courez vers ce camion ! » Dans le noir, nous nous sommes trouvés éparpillés dans la caisse du camion, tels des objets, des choses jetées témérement par terre. Dans le camion, nous sommes huit. Je me présente aux autres, j'essaie de comprendre à qui j'ai affaire. Six kurdes dont deux du Nord et quatre du Sud, un arabe de Bagdad et moi. Quatre femmes et quatre hommes. Les amis kurdes du Nord parlent turc et ils ont un passé de guérilla, ce qui, par la suite, va me sauver la vie.

Peu de temps après le départ, nous commençons à être frigorifiés dans la caisse du camion. Tout était fermé avec une bâche. J'avais deux barres de chocolat en poche. Les amis kurdes ont dit qu'il fallait les manger pour se réchauffer.

A l'aube on s'est arrêté. Pas le droit de sortir du camion. Nous nous sommes mis à attendre. Le jour se lève, il commence à faire très chaud. Il ne nous reste

plus d'eau, nous sommes en sueur, on ne peut plus respirer. On trouve quelques brèches dans la bâche, on y met nos bouches pour respirer un peu d'air frais. Dans l'après-midi nous avons tous besoin d'aller aux toilettes. Mais rien à faire, il faut attendre. Le soir tombe et le camion redémarre. Et à nouveau un froid glacial envahit la caisse.

Deuxième aube, le camion s'arrête pour attendre la tombée de la nuit. Le besoin d'eau et d'aller aux toilettes devient un vrai problème. Sans eau, sans toilette, sans lumière, sans repas... 61 heures de route.

Le camion s'arrête : « Fuyez ! »

Au bout de ces 61 heures, le camion s'est arrêté, un homme a commencé à nous crier dessus: « Allez, vite ! Cachez-vous dans la forêt ! »

Pris par une grande panique, nous avons commencé à courir à en perdre haleine sous la pluie et je suis tombée dans une flaque d'eau jusqu'au cou. Ce que l'homme appelait « la forêt » était un bois encerclé d'un haut grillage, auquel on ne pouvait donc pas accéder. Quelqu'un crie : « Ils vont venir vous chercher ! » On attend dans le froid, sous la pluie, des heures et des heures. Personne ne vient nous chercher.

Nous décidons de marcher, mes deux « hewals » (amis, en kurde) et moi, sinon nous allons mourir de froid. Les autres décident de rester et d'attendre. Nos routes se séparent.

On est en Finlande

À 3h30 nous voilà en route vers l'inconnu. On voit une première indication routière « Helsinki 87 km ». On était censés venir en France, mais on se retrouve en Finlande.

La boue sous nos pieds nous empêche de marcher. J'ai failli tout lâcher, mais un hewal propose de me porter. Au bout de deux heures, notre route est encore une fois bloquée par les grillages. À 3 km d'une agglomération, la police nous arrête. Épuisés, nous n'avons pas pu fuir. Dès qu'on est montés dans leur voiture, ils ont commencé à nous traiter comme des criminels.

De cellule en cellule

Avant de nous mettre dans des cellules, ils nous font enlever nos chaussures et ont pris nos sacs. J'ai voulu changer mes habits mouillés. Ils m'ont dit : OK, mais ils n'ont rien fait. Dans la cellule : un lit sale, des toilettes sans couvercle et un robinet. Les murs remplis de graffitis. Chaque visiteur avait écrit quelque chose dans sa langue. Je vois des slogans que je connais, ce qui me reconforte. Au bout

de trois quarts d'heure la porte s'ouvre, je me dis: « Enfin ! Je vais me débarrasser de ces habits mouillés... »

Non, ils me font changer de cellule, je me retrouve avec d'autres hewals. Nous essayons d'expliquer aux policiers que nous voulons passer des coups de fil, que nous avons besoin de traducteur. La police nous répond : OK ! 3 heures après, on nous transfère vers un endroit que l'on pense être l'office de migration. On ne sait rien, on ne nous explique rien. Nous répétons les mêmes mots: « changer d'habits », « téléphoner », « traducteur ». On nous répond toujours : OK ! Et puis... rien. On nous traite mal, on nous parle d'une manière condescendante. Chaque employé est identiquement raciste, nous sommes écœurés.

On m'a installée sur un matelas, par terre, dans une petite cellule que j'ai partagée avec de jeunes garçons que je ne connaissais pas. Le pire c'est qu'à partir de ce moment je me retrouvais toute seule. Personne ne parlait ma langue.

En France, mais pas dans le pays de la liberté

Quelques mois après, je suis venue en France rejoindre mon copain. J'étais heureuse car j'avais retrouvé la personne que j'aime. Mais ce bonheur a laissé sa place à une forme de torture avec ma première demande d'asile.

Paris, cette ville onirique, la ville des communards, la perception de la démocratie bourgeoise... Tout ça ce n'est qu'une pile de papiers sans fin. À chaque fois que je veux en parler, j'ai la gorge nouée.

Tout a recommencé, comme en Finlande : le commissariat, le bureau des migrants et le centre de rétention. Partout on ne nous dit qu'une seule chose: « puisque tu es là maintenant, il faut que tu acceptes ce traitement inhumain ». Non. Je ne peux pas être d'accord avec eux. Je ne peux pas accepter que, parce que c'est nous qui venons dans leur pays, ils ont droit de ne pas vouloir de nous. Je ne peux pas accepter que tout cela soit « normal »... Non. Je ne peux pas dire non plus que nous venons perturber leur tranquillité.

Nous sommes tous des êtres humains

Parce que les valeurs appartiennent à toute l'humanité. Ceux qui viennent en Europe sortent des zones de guerres, des guerres qu'ils n'ont aucunement demandées. Sauver sa propre vie n'est pas tout. Ceux qui viennent en Europe, sont des femmes, des hommes, des jeunes et des enfants qui sont des êtres humains. C'est ce qu'il ne faut jamais oublier.



L'ACORT

2 bis rue Bouchardon 75010 Paris

Tél : 01.42.01.12.60

acort@acort.org

<http://acort.org>

RÉCITS D'EXIL

LE PAYS OÙ JE VAIS

Ce livret témoigne du parcours de certains d'entre nous, membres ou proches des associations qui composent *Ensemble, nous sommes le 10^e*.

Ils-elles ont quitté leur pays d'origine, de naissance le plus souvent et racontent les raisons qui les ont poussé-e-s à l'exil, leur voyage géographique mais aussi personnel, et leur arrivée en France.

Au sein de ses activités, *Ensemble, nous sommes le 10^e* ne favorise aucun prosélytisme, qu'il soit politique ou religieux . Dans la présente publication, l'association a donc pris l'ensemble des textes dans leur diversité, comme étant représentatifs de nombreux parcours de vie : chaque récit est une expérience personnelle qui ne donne lieu ni à une approbation ni à une improbation d'*Ensemble, nous sommes le 10^e*.